

« VILL9 »

Au cœur de la cité

A Grenoble, les habitants de la cité la Villeneuve, secouée par des émeutes en 2010, participent à une série télé. Un projet soutenu par France Télévisions, à contre-pied de l'imagerie « trash » qui colle aux banlieues.



Les immeubles du quartier de la Villeneuve, au sud de Grenoble, décor naturel du projet « Vill9 ». 13 000 personnes habitent aujourd'hui ces logements bâtis à la fin des années 1960. DR

GRENOBLE,
CORRESPONDANT

Voici près de deux heures qu'un silence studieux s'est emparé des couloirs du petit Théâtre Prémol, à la Villeneuve. Cet après-midi-là, les prises s'enchaînent à un rythme soutenu pour Sofia. « Action ! » Son visage est grave et le ton solennel. Le « très préoccupé » maire de Grenoble s'adresse à la population après l'apparition d'une épidémie foudroyante au sein de cette zone sensible du sud de la ville. Debout face aux gradins parsemés de figurants, les bras vissés sur un pupitre, la jeune femme répète inlassablement son texte dans un simple décor de projecteurs. Devant l'objectif de plusieurs caméras en mouvement.

Détail peu banal de ce qui peut apparaître comme une scène ordinaire du quotidien d'une production télévisuelle : Sofia n'est pas une comédienne professionnelle. Pas plus, d'ailleurs, que les soixante-dix autres habitants de la Villeneuve qui constituent exclusivement le casting de « Vill9 ». Cette série télévisée, entre polar et anticipation, a été imaginée par une équipe de jeunes vidéastes issus d'horizons divers, désignés par la municipalité de Grenoble à l'automne 2010 pour bâtir un projet audiovisuel participatif. Objectif : fédérer les 13 000 âmes qui peuplent cet immense puzzle d'immeubles avant le coup d'envoi prochain d'un renouvellement urbain d'envergure.

Officialisé en février dernier, le projet s'est épaissi peu à peu grâce à l'implication des habitants, et le scénario de la série s'est aiguisé, puis figé au contact de leurs anecdotes. La Villeneuve, un quartier au visage paradoxal, bouillonnant de vitalité mais rongé par la précarité, que trois nuits de violents affrontements entre des jeunes et la police, consécutives à la mort d'un jeune braqueur, avaient secoué en juillet 2010.

Amorcé au cœur de l'été, le tournage du premier des huit épisodes qui composeront cette fiction s'est achevé fin septembre. Un es-

pace-temps de production relativement long, étalé entre l'anniversaire des émeutes et la période du ramadan, mais qu'il a été nécessaire d'aménager afin d'adapter le calendrier du tournage aux impératifs professionnels des habitants. La postproduction du pilote a débuté dans la foulée dans les locaux de France 3 Nancy, avec l'appui financier de France Télévisions. Elle doit prendre fin le 16 décembre prochain.

A l'aune des émeutes de 2010, « Vill9 » a très vite suscité l'appétit de plusieurs sociétés de production qui se sont empressées de toquer à la porte de l'appartement mis à la disposition de l'équipe de la série dans le quartier par la municipalité. Mais cette dernière est restée sourde à leurs sirènes, préférant garder la mainmise sur son projet. « *Vill9 en dit beaucoup plus que tous les discours figés sur les ghettos*, explique Benoît Charpentier, membre de la cellule recherche & développement de France Télévisions, avec qui l'équipe de la série a conclu un partenariat d'accompagnement. *Pour l'heure, c'est un parrainage très bienveillant. France Télévisions prend financièrement en charge la postproduction. Nous n'avons pas mis le nez dans le scénario, mais simplement effectué une ou deux séances de travail avec eux, en amont du tournage, pour leur donner des tuyaux techniques. L'idée, c'est, à terme, de développer le projet et de diffuser l'intégralité de la série.* »

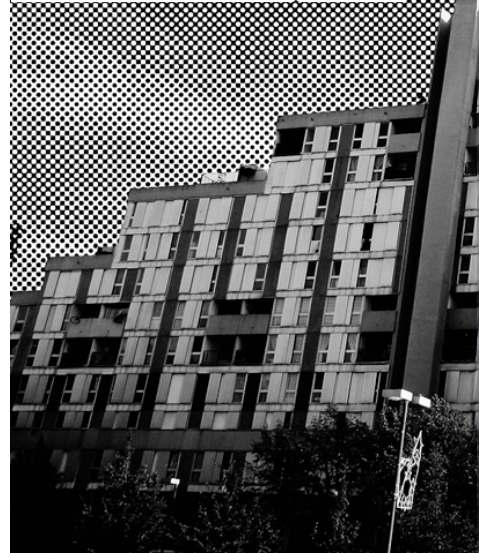
« C'est un lieu de vie idyllique, qui ne transpire pas toute cette mythologie du ghetto sale et malfamé. »

Bram Goots, chef opérateur

Après les prises, Sofia reprend son souffle. « *Le plus compliqué n'a pas été d'apprendre mon texte, mais de trouver le bon ton à employer. Au départ, j'étais un peu trop agressive* », confie cette mère de famille de 37 ans, habitante du quartier depuis 1989 et qui, d'ordinaire, se lève chaque matin pour rejoindre les bureaux d'un service municipal. Comme elle, la plupart des autres habitants impli-

qués n'ont pas hésité lorsque l'opportunité de jouer dans la série s'est présentée. Enthousiastes à l'idée de « *changer l'image du quartier* ». Le chemin vers le tournage fut long et parfois abrupt pour l'équipe de la série. Il lui fallut dans un premier temps se faire une place au sein d'une communauté où chaque nouveau visage est scruté, puis banaliser la présence de la caméra auprès d'habitants marqués par le traitement médiatique des heurts de l'été 2010. Enfin, gérer un casting constitué d'amateurs et des ateliers de répétition. « *Il était très important que les habitants soient à l'aise dans leur costume d'acteur et cela a pris du temps* », reconnaît Naïm Aït-Sidhoum, coordinateur du projet.

Les premières images laissent entrevoir un parti pris esthétique loin du film de banlieues tourné caméra à l'épaule. « Vill9 » est filmée à contre-pied des documentaires « trash » sur les ghettos, à la manière d'un polar qui puise sa narration dans le septième art. Très vite, lors des repérages, le rapport au réel de cette fiction s'est posé. Aussi, l'équipe s'est employée visuellement à jouer avec les lignes de fuite du quartier et son répertoire d'émotions. « *C'est un lieu de vie idyllique, qui ne transpire pas toute cette mythologie du ghetto sale et malfamé. Ce qui contraste l'histoire, qui fonctionne sur des mystères* », précise Bram Goots, l'un des chefs opérateurs.





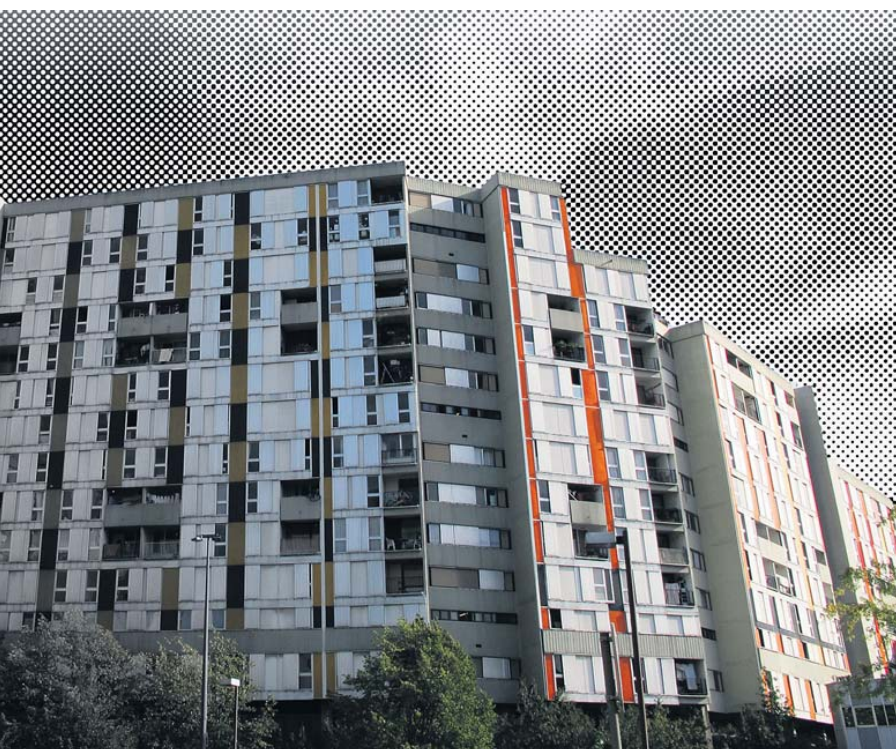
Côté ambiance et scénario, ni rap, ni baskets, ni casquettes, ni pulls à capuche, mais une épidémie, des rumeurs, un enlèvement, et les liens d'une famille modeste tiraillée au cœur d'un tourbillon d'histoires qui s'entrechoquent. Il y a notamment Nabil, le père, qui fréquente les bars, puis il y a son fils aîné, étudiant débrouillard qui « fait du business » tout en veillant sur sa fratrie, dont un jeune frère féru de football, repéré par des mystérieux Qataris. « Vill9 » s'articule autour d'un récit choral bâti de toutes pièces au sein duquel les habitants n'interprètent pas leur propre rôle. Au fil du temps, certaines scènes ont été ajustées pour coller à leur personnalité. « Il existe déjà beaucoup de représentations dans le quartier. Les habitants y jouent déjà un rôle. Du coup, il n'a parfois pas fallu grand-chose pour qu'il s'approprient l'histoire de leur personnage », explique Guillaume Balandras, le réalisateur. ■

Tous les acteurs de la série sont issus de la Villeneuve.

RENAUD HAURAY/VILL9LASERIE



BENOÎT PAVAN



Que sont devenus les « héros » de la webfiction « Addicts » ?

Lancée sur la plateforme d'Arte, mi-novembre 2010, la webfiction « Addicts » a été tournée dans le quartier des Aubiers, à Bordeaux, en zone urbaine sensible, avec des personnages presque exclusivement interprétés par des habitants de la cité. Parmi ceux-ci, le scénariste Vincent Ravallec et la production (Mascaret Films) avaient choisi Renaud Lefevre, Cédric Séraline et Sekou M'Ballo pour interpréter les trois rôles principaux : parce qu'ils participaient déjà à l'atelier de théâtre des Aubiers, et parce que leur maturité, après un parcours chaotique – avec passage par la case prison pour deux d'entre eux –, permettait d'apporter de vrais éclats de réalité à un scénario largement inspiré de leurs parcours. Un an plus tard, l'un, Sekou M'Ballo – que nous n'avons pu joindre – espère s'en sortir grâce à la musique, ses deux potes estimant que ses études, son parcours sans anicroche et surtout son talent devraient lui fournir une porte de sortie. Renaud Lefevre (32 ans), lui, ne souhaite évoquer que l'époque de l'écriture et du tournage (« une aventure positive, un rêve, on était au-dessus de tout ! »), concédant juste qu'il en avait espéré « plus de retombées » financières et audiovisuelles ensuite – il est aujourd'hui au chômage. « Maintenant tout dépend de nous seuls, mais on ne veut pas lâcher : nous continuons le théâtre, et nous travaillons pour un concours de courts-métrages pour Cannes. On ne veut pas refaire des bêtises et faire souffrir nos familles », se contente-t-il d'expliquer.

EN COLÈRE PERMANENTE

Beaucoup plus direct et disert, Cédric Séraline (33 ans, deux enfants) ne cache pas, lui, qu'il est en colère permanente. En colère contre l'image donnée des jeunes de banlieue, alors qu'avec « 88 % de chômage », sa cité est « condamnée aux trafics ou au rap » – « on a le plus grand centre commercial d'Europe aux Aubiers, et pas un jeune du quartier n'y travaille ! » En colère contre le monde du cinéma qui, « encore plus que la télé », ne veut pas « voir des jeunes Maghrébins ou des Noirs » : « Pourquoi un seul Omar Sy, quand on voit tout le talent et l'énergie qu'il y a en banlieue ? » En colère face à l'argent dépensé pour « Addicts », qui aurait dû permettre de passer plus de temps sur le scénario et de peaufiner l'image de la banlieue. En colère qu'aucune porte ne se soit ouverte après le tournage : « Ils ont pris, ils sont partis. On est toujours en contact avec Arte et la production, mais Renaud comme moi on traîne notre passé à vie (pas de diplôme, la détention), on est au chômage ; on ne veut pas nous laisser une chance de montrer autre chose, on n'a pas de soutien. On est au bout du rouleau, dans les cités. Comment ne pas repartir dans les combines ? Je ne le veux pas, on se prend en main, mais c'est vraiment très dur... » ■

MARTINE DELAHAYE